

Des films

Nicolas Bauche, Olivier Milhaud

19 février 2006

9m² pour deux (Joseph Cesarini et Jimmy Glasberg)



Expérience cinématographique réalisée aux Baumettes, *9 m² pour deux* échappe au discours plombant sur la prison. Un petit miracle au vu de ce projet qui empreinte tout autant au cinéma direct qu'à la réinsertion sociale *via* la caméra. Il ne faut pas prendre pour argent comptant ce petit film fait avec les moyens du bord, initié par Joseph Césarini et Caroline Cacavale, tout deux fondateurs de l'association *Lieux Fictifs*. C'est d'ailleurs cette appellation qui convient le mieux pour définir *9 m² pour deux*. Même si le film est le fruit du temps de huit prisonniers purgeant leurs peines, de leur expérience en milieu carcéral, il s'agit bien d'une fiction et non d'un documentaire.

9 m²... repose sur un processus de mise en scène simple - le passage de la main à la main d'une caméra DV, se moquant du champ contre champ -, et renouvelle avec intelligence le regard sur le huis clos. Enfermé dans une cellule, un couple de détenus se confie, s'engueule vertement ou devise sur l'existence. Le studio installé aux Baumettes reproduit la chambrée, le film se dégageant ainsi de la réalité carcérale pour mieux la copier. Toute l'ambiguïté du procédé est là. Dans le naturel de ces acteurs improvisés, dans ce décor de fortune plus vrai que l'original, dans notre rincé des images du JT, du *Prisonnier d'Alcatraz* ou de *Brubaker*. De la première saynète, qui montre un détenu filmant son intérieur pour sa dulcinée, à une conversation outrée entre deux prisonniers noirs, le film brouille les cartes de la fiction. Loin de la manipulation, les réalisateurs Jimmy Glassberg et Joseph Césarini mettent le spectateur aux prises avec ses propres préjugés. Que voit-on de la prison lorsque la mise en scène est transparente, lorsque la scénarisation est invisible ?

La contrainte technique et, de fait judiciaire, de l'enfermement est l'occasion de resserrer l'intrigue autour des personnages, de leur psychologie. Ici un prisonnier tatillon sur l'hygiène, là un fan de musique classique et de littérature du XIXe siècle. Tout concourt à percevoir la prison comme un lieu vécu, un espace de sociabilité. Etrange pour une institution rétractée derrière d'épais murs, confinant ses habitants dans l'isolement. La société se glisse derrière les barreaux, inonde la cellule : ne voit-on pas défiler le répertoire bien rempli d'un portable à l'écran ?

9 m² pour deux est un réussite inattendue, biaisant les problématiques usuelles du cinéma social tout en les exploitant. En se filmant, les prisonniers regagnent une place dans la communauté des images. En attendant de reprendre celle qui leur échoit dans notre société.

Nicolas Bauche

L' il du géographe

La prison, espace vécu

Le film de Cesarini et Glasberg ouvre une porte sur l'espace vécu des détenus. Il montre à merveille l'omniprésence de la cigarette, les bons de " cantine " qui permettent d'acheter les produits de première nécessité (puisque la prison est payante en France), l' illeton ou l'interrupteur pour prévenir le surveillant, les automutilations, la surreprésentation des classes populaires parmi les détenus, la nécessité de la débrouille dans ces lieux où on trouve moins que le nécessaire, ou encore les réflexions des détenus sur la justice qui les condamne finalement à l'oubli. Sans parler, mais les réalisateurs l'ont gardé pour la fin, du film porno à la télévision, dont la diffusion sur le canal interne de la détention assure, ces soirs là, une paix royale aux surveillants...

L'intérêt du film est surtout de donner à voir à une échelle très fine - la cellule - comment se vit le surpeuplement actuel des maisons d'arrêt françaises. *9 m² pour deux* donne à voir l'espace vécu des détenus et ses difficiles partages, négociations, frottements. Tout est source de difficulté : la musique que Philippe préfère classique, alors que William vante les rythmes rap de sa " musique du bitume ", la propreté du lieu qui peut devenir obsessionnelle chez certains, le choix des posters affichés sur le mur (pour l'un ce sera Zidane, pour l'autre des femmes nues). Les sources de conflit pullulent dans un espace imposé, un lieu clos et réduit, qui force à la promiscuité. Et pourtant, l'impression qui émerge du film est que le plus dur est moins cet espace comprimé, qui permet aussi les confidences, que ce temps infini de la peine, cet ennui qui s'éternise. " Qu'est-ce qu'on se fait chier ! " dit même à bout de nerfs Roger. Le temps est mesuré jusqu'à la libération, mot écrit en gros et en rouge sur le petit calendrier distribué par l'aumônerie de la prison. Surprenante domination du temps qui s'étire à l'infini, et qui condamne peut-être plus que cet espace imposé du quotidien.

Le risque d'un tel film est de le regarder comme un documentaire. Alors qu'il ne propose qu'une vision très, très, très partielle de la détention. Certes on pourra dire qu'ils ont tourné avec de vrais détenus, dans une maison d'arrêt, les Baumettes à Marseille. Mais la cellule elle-même est reconstituée à l'intérieur de la prison (les réalisateurs ne voulaient pas sombrer dans la télé-réalité) et surtout, on ne voit qu'une infime partie de la vie en maison d'arrêt (établissement pour les présumés innocents en attente de jugement, pour les condamnés à de courtes peines et pour les longues peines qui sont bientôt libérées). Si le film était un documentaire, on y verrait les promenades (il est vrai que les détenus restent souvent 22h/24 en cellule), l'extérieur de la cellule que l'on ne voit jamais dans le film, les surveillants, les travailleurs sociaux, l'infirmerie, haut lieu de la détention, la salle de sports voire celle de cours ou de culte. On entendrait le bruit des clés, les cris de certains détenus, le volume sonore parfois impressionnant. On mesurerait mieux la force d'infantilisation et de déresponsabilisation de la prison, où l'on ne peut même plus ouvrir une porte ou fixer son emploi du temps. Assurément, on n'a pas affaire à un documentaire sur la prison, mais bien à la reconstitution d'un aspect de la vie carcérale : se partager 9m², à deux. Du reste, la

télévision est très souvent éteinte dans le film, alors qu'elle reste allumée quasiment en continu dans bon nombre de cellules.

Il n'en demeure pas moins vrai que le film a pu saisir un aspect original et peu connu de la prison : on a ici affaire à un système ouvert ! Le sociologue Philippe Combessie avait bien analysé les jeux de la prison sur son environnement extérieur dans sa thèse *Prisons des villes et des campagnes, étude d'écologie sociale*. Césarini et Glasberg, eux, soulignent cette porosité des murs, au plus proche de l'espace vécu des détenus : le courrier que l'on envoie à sa famille, le parfum mis par la compagne d'un détenu sur le linge qu'elle lui a apporté, les retrouvailles familiales au parloir mentionnées dans le film. Mais aussi les souvenirs du temps jadis, quand des détenus parlent du bled ou de l'école coranique, ou encore la façon de verser du thé à la marocaine, en levant très haut la théière alors qu'il s'agit là d'une bouilloire. On fait entrer en prison ses traditions, ses habitudes, ses souvenirs ; des objets entrent, des objets sortent ; un nouveau venu entre dans la cellule, un autre part pour quelque temps au palais de justice. La prison est un lieu poreux.

Mais la plus belle leçon de ce film est sans doute d'avoir saisi l'humanité des détenus, d'avoir déjà simplement montré leur visage, leur normalité, leur banalité même, des gens comme vous et moi, de leur avoir fait confiance en leur laissant la caméra, car leur regard aussi a du prix, peut-être plus que celui extérieur que tout chercheur, et moi le premier, porte sur la détention. Saisir leur réalité, à travers leurs yeux, et les écouter dire que personne ne peut se représenter la vie d'un détenu avant d'avoir vécu la détention. Alors, au lieu de nous la représenter, laissons leur nous la présenter.

Et tâchons de regarder leur façon de voir, pour mieux comprendre ce que disait Claude Lucas (1997 : 9), le détenu écrivain, auteur de *Suerte* : " la prison, ce *no man's land*, ce *no man's time*, pourrait peut-être alors être pensée, je n'ose dire comme un laboratoire social à usage des marginaux, la formule ne serait pas très heureuse et ce qu'elle laisse sous-entendre passerait pour inquiétant, mais comme quelque chose s'en approchant : un lieu où, puisque *de l'homme* est là, amputé de ses semblables, de sa dignité et de son avenir, exclu de l'allant du monde (ce qui n'est pas forcément le pire des sorts), les sciences humaines en ce qu'elles ont de plus généreux auraient à promouvoir de l'humain, soit : réaliser avec du *Dasein*, cet être-là échoué, de l'être-avec ".

Belle leçon d'humilité pour les sciences humaines, que de voir que ce sont deux cinéastes qui ont su, mieux que quiconque, donner ce regard là.

Références :

- ▶ Philippe Combessie, *Prisons des villes et des campagnes. Etude d'écologie sociale*, Paris, L'Atelier, collection Champs pénitentiaires, 238 p.
- ▶ Claude Lucas, " L'expérience du condamné ", *Lumière et Vie*, n° 235, 1997, pp. 7-9
- ▶ Claude Lucas, *Suerte. L'exclusion volontaire*, Paris, Plon, Collection Terre Humaine, 1996, 489 p.

A lire sur le site des Cafés géographiques :

- ▶ [La prison : terra incognita](#)

Olivier Milhaud

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net